

LES LIVRES DU SOUVENIR

**Mémoriaux juifs de Pologne
présenté par Annette Wiewiorka
et Itzhok Niborski**



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication

A. Wiewiorka enseigne l'histoire dans un lycée parisien.

Elle a publié un récit,

L'Écureuil de Chine (Presses d'Aujourd'hui, 1979).

Elle mène des recherches

sur l'histoire du judaïsme polonais contemporain.

I. Niborski enseigne le yiddish à l'Université de Paris VII

et à l'Institut Martin-Buber de Bruxelles.

Ses recherches portent sur la grammaire du yiddish.

Il a publié de nombreuses traductions

du yiddish, de l'hébreu et de l'espagnol.

Présentation

L'expression yiddish yizker-buḥ (livre du souvenir) est un néologisme forgé après la Seconde Guerre mondiale par la juxtaposition du mot d'origine germanique buḥ (livre) et du mot hébreu yizkor (rappel du souvenir des morts), titre et premier mot de la prière à la mémoire des morts :

Puisse l'Éternel notre Dieu se souvenir dans sa bienveillance de l'âme de mon regretté X... en considération de l'offrande charitable que je fais pour honorer sa mémoire. Puisse l'âme de mon regretté X... participer à la vie éternelle auprès de nos patriarches Abraham, Isaac et Jacob, de nos pieuses mères Sarah, Rébecca, Rachel et Léa, et de tous les justes qui jouissent de la béatitude éternelle¹.

Ces livres, bien qu'appartenant à la littérature laïque — nous employons ici le mot littérature dans le sens de chose écrite —, se placent directement sous le signe d'une mémoire ayant une dimension sacrée. Ils tiennent la place de mémorial, d'office commémoratif pour des morts sans sépulture.

Dès la libération des camps d'extermination, des comités historiques se réunirent dans les camps pour personnes déplacées et constituèrent des commissions pour rassembler les témoignages des survivants et établir la chronique du massacre. Bientôt, on passe de cette chronique à l'histoire et à la vie d'avant le génocide. Et ce n'est pas le chroniqueur professionnel — rabbin ou talmudiste érudit, historien ou ethnologue — qui tient la plume. On donne la parole à tout le monde. Avoir vécu dans une communauté, être rescapé du génocide, suffit à légitimer l'écrit et la parole. On rassemble ces écrits et ces paroles dans des livres qu'on nomme yizker-biḥer.

La mémoire et l'histoire

C'est un lieu commun d'affirmer que les Juifs nourrissent un rapport particulièrement fort avec leur histoire.

Dans nos sociétés, le mot histoire désigne aussi bien ce qui est arrivé que le récit de ce qui est arrivé ; l'histoire est donc soit une suite d'événements, soit le récit de cette suite d'événements. Ceux-ci sont réellement arrivés : l'histoire est le récit d'événements vrais, par opposition au roman, par exemple. Par cette référence à une vérité, l'histoire, comme discipline, s'apparente à une science. Elle est une activité de connaissance.

Si l'on accepte cette définition de l'histoire, force est de constater que la tradition juive est a-historique. Dans la tradition talmudique la refonte de l'histoire est parfaitement admise. Ce qui importe, c'est la cohérence, une cohérence qui ne se soucie guère de chronologie et met à plat événements et personnages : pour les hassidim, le patriarche Abraham est contemporain du Baal Shem Toy, le fondateur de leur mouvement au XVIII^e siècle. La Sortie d'Égypte fait partie des récits fondateurs du peuple juif. Elle se répète chaque année dans la cérémonie du Sedder, la soirée de la Pâque, où la lecture de la Haggada, qui conte l'Exode, scande les différentes phases d'un repas où chaque mets est un symbole ; et cette répétition, qui abolit le temps, fonde la légitimité de l'événement. La distinction que l'on trouve chez les Grecs entre mythos et logos, entre mythe et pensée rationnelle, n'existe pas chez les Juifs. La doctrine se transmet de siècle en siècle, essentiellement par le Livre, les écrits talmudiques et les commentaires sur les écrits talmudiques.*

*Dans cette tradition, certains écrits ont une fonction spécifique. Celui qui meurt, assassiné parce qu'il est juif, est mort pour la « sanctification du Nom ». Il ne doit jamais être oublié, non plus que les lieux et les circonstances de son martyre. Tout un corpus commémoratif relate ainsi les grands massacres de l'histoire, ceux de l'époque des Croisades ou ceux de Chmielnicki. Chaque kehila** (la communauté juive organisée) possédait son memor-buh. Les chercheurs donnent à ce mot deux étymologies : pour certains on l'appelle ainsi parce qu'il doit être placé sur l'almemar, l'estrade où l'on lit la Torah ; pour d'autres, le mot vient du latin memoria. Ces livres sont composés de trois parties : un livre de*

* Voir Glossaire, p. 177.

** Voir Glossaire, p. 177.

prières ; le nécrologe des personnages importants de la communauté : rabbins, notables, auteurs de commentaires talmudiques ; et le martyrologe des habitants et de l'endroit lui-même. Ces livres sont une lamentation inspirée du modèle de Jérémie pleurant la destruction de Jérusalem. Car si les Juifs ne pratiquent guère l'histoire, ils ont un sens aigu de la mémoire.

L'histoire, au sens où nous l'entendons, fait irruption dans le monde juif au début du XIX^e siècle dans le sillage de la Haskala *, terme hébreu pour les Lumières. Ce mouvement s'enracine dans le mouvement général des Lumières du XVIII^e siècle et marque l'entrée des Juifs dans la modernité. Mais il comporte aussi une spécificité juive : la reprise de la vieille revendication de Maïmonide, qui voulait que les études séculières fussent reconnues comme partie légitime de l'éducation juive. Au centre de la Haskala, son « père », Moses Mendelssohn, et une œuvre : sa traduction de la Bible en allemand, événement culturel vécu par les Juifs orthodoxes comme une trahison, mais ressenti par beaucoup comme une délivrance. En bon fils des Lumières, Mendelssohn enseigne que la confession mosaïque, une confession parmi d'autres, est une religion rationnelle et qu'il n'y a pas de contradiction entre foi religieuse et raison.

La pensée de Mendelssohn trouve son expression politique après la Révolution française, qui est la grande rupture dans l'histoire du judaïsme. À l'époque de Mendelssohn, les Juifs étaient juifs, et partout on parlait d'une nation juive. Après la Révolution française, le Grand Sanhédrin, l'assemblée de rabbins et de notables, réuni en 1807 par Napoléon, sanctionne l'idée que les Juifs ne sont plus une nation. Le judaïsme est simplement une confession. Le terme d'israélite remplace celui de Juif ; l'assimilation linguistique, vestimentaire et politique se développe. Le sentiment d'appartenir à telle ou telle nation européenne s'approfondit. La Révolution française et le mouvement de la Haskala, qui autorisent l'entrée des Juifs dans la cité, portent aussi en eux la déjudaïsation, comme en témoigne la véritable épidémie de conversions qui saisit les Juifs allemands dans la première moitié du XIX^e siècle.

C'est la deuxième génération de maskilim **, les adeptes des Lumières, qui crée dans les années 1810 la Wissenschaft des Judentums, la Science du judaïsme. Le mot judaïsme désigne ici le corpus des textes religieux, mais s'élargit aussi à l'ensemble de

* Voir Glossaire, p. 177.

** Voir Glossaire, p. 177.

11 Présentation

l'héritage culturel et de ses conditions d'existence. Ce mouvement marque la résistance de certains intellectuels juifs à se laisser complètement absorber par la culture allemande. En même temps, il introduit une rupture dans la façon d'appréhender le judaïsme en le soumettant à la critique philologique et aux méthodes modernes de la recherche. Pourtant, les études restent prioritairement centrées sur la religion, le lieu des recherches demeure à l'intérieur des séminaires rabbiniques.

Au début du mouvement de la Haskala, il y avait dans le monde quelque deux millions et demi de Juifs. Deux cent mille habitaient en Allemagne, deux millions en Europe orientale. Il n'est pas étonnant que le mouvement de la Haskala ait pris des formes différentes et qu'il ait eu des effets différents en Europe orientale où les Juifs plus nombreux, plus concentrés, pouvaient conserver plus facilement leur mode de vie et leurs traditions, et où la tentation de s'assimiler, les possibilités d'y parvenir, étaient beaucoup plus faibles. L'assimilation ne fut possible qu'à petite échelle, notamment lors du règne du tsar Alexandre II, qui adoucit le statut des Juifs et permit à leur élite sociale de participer à la vie de la cité.

Les maskilim de l'Europe orientale se différencièrent de leurs homologues occidentaux d'abord en utilisant pour la plupart une langue juive, l'hébreu ou le yiddish, pour exprimer leurs idées et les diffuser. Après l'assassinat d'Alexandre II, les pogromes de 1881-1882 marquent le coup d'arrêt du rêve assimilationniste, et obligent les maskilim à repenser leur situation dans l'Empire tsariste. Une minorité continue à croire au progrès. Certains rejoignent les rangs des mouvements révolutionnaires russes : la révolution mondiale détruira le capitalisme et dans la société sans classes l'antisémitisme disparaîtra de lui-même. D'autres enfin, les plus nombreux, élaborent toute une gamme de mouvements à composante nationale juive. Ainsi la Haskala orientale ne s'est pas dissoute comme la Haskala occidentale dans l'assimilation et la désintégration de la nation juive. Elle n'a transformé que peu de Juifs en Russes ou Polonais de confession mosaïque. Au contraire, les maskilim réfléchirent à ce qu'était et devrait être la nation juive.

La Haskala, plus tardive en Europe orientale, se développe dans un Empire tsariste en pleine mutation économique et sociale, mutation dont les effets se répercutent sur le monde juif. Les Juifs, dont le nombre triple dans l'ensemble de l'Europe au XIX^e siècle, ont de plus en plus de mal à survivre dans leurs shtetleḥ, leurs bourgades, et les quittent pour la grande ville : la population juive de Varsovie passe de 14 061 habitants en 1810 à 219 141 en 1897 où

elle constitue 33,9 % de la population totale, celle de Lodz de 2 775 habitants en 1856 à 166 628 en 1910, soit 40,7 % de la population totale ; pour l'étranger : plus de 2 400 000 Juifs quittent l'Europe orientale, dont 85 % s'installent aux États-Unis.

Dans cette époque de bouleversements naissent des sociétés qui, pour la première fois, n'ont plus aucun rapport avec les séminaires rabbiniques. Les objets que souhaitent étudier les chercheurs ne sont plus les mêmes : ils intègrent des domaines que la « Science du judaïsme » ignorait. Il se crée par exemple une société ethno-historique à Saint-Pétersbourg qui organise sous la direction de An-Ski, l'auteur du Dibbouk, une expédition ethno-historique pour recueillir des matériaux dans la Pologne juive profonde. On s'intéresse aussi à la statistique et à la démographie. En 1925 toutes ces initiatives trouvent une expression institutionnelle dans le YIVO (Yidisher Visnshaftleher Institut — Institut scientifique de recherche juive) établi à Vilno, une ville où la vie juive était si riche qu'on l'avait surnommée la « Jérusalem de Lituanie ». Le YIVO appréhende globalement les juiveries de l'Europe orientale comme une réalité ethno-culturelle. Il forme des chercheurs (linguistes, ethnologues, folkloristes, historiens, démographes), se constitue une bibliothèque, des archives considérables et publie un grand nombre d'écrits. Le monde séculier existe maintenant pour la recherche avec, en outre, la prise de conscience que les mutations dues à l'industrialisation, notamment textile, à l'urbanisation et à l'émigration sont en train de faire disparaître tout un pan de la tradition, et qu'il est indispensable d'en collecter les témoignages avant qu'il ne soit trop tard.

Témoigner

Au cours de ces années est publiée la première monographie véritablement historique : Pinkes far der geshihte fun Vilne in yorn fun millhome un okupatzye (Chronique de l'histoire de Vilno pendant les années de guerre et d'occupation), suivie par deux autres, l'une intitulée Vilne, l'autre Toiznt yor Pinsk (Mille ans de Pinsk). Dans ces deux derniers volumes, on trouve : une histoire du passé lointain de la ville ; une évocation de l'arrivée et de l'installation des Juifs ; une histoire des mouvements politiques ; une liste des morts de la Première Guerre mondiale ; une description de la vie sociale (syndicats, coopératives, bibliothèques, guildes d'artisans) ; des portraits de « grands hommes », rabbins ou fils de la ville devenus célèbres ; une étude des

13 Présentation

landslaït *, les Juifs originaires du « pays » dispersés dans le monde.

La tradition mémorialiste transparait dans la liste des morts de la guerre, mais le travail est mené sous la direction d'un historien professionnel. C'est dans cette lignée que s'inscrit encore le prodigieux travail de sauvetage d'archives qui eut lieu en Pologne pendant l'occupation nazie. L'exemple le plus célèbre est celui de l'entreprise d'Emmanuel Ringelblum.

Jeune historien, Emmanuel Ringelblum avait mené avant la guerre un certain nombre de recherches, notamment sur le rôle des Juifs dans la révolte de Kosciuszko en 1794 et sur l'histoire de la communauté juive de Varsovie. Professeur dans un lycée de Varsovie, militant sioniste, il avait fondé dans cette ville une filiale du YIVO. Lors de l'encerclement de la capitale de la Pologne par les armées allemandes, il choisit de rester sur place, et trois mois après le début de l'occupation commence à rédiger une chronique dans laquelle il note minutieusement tout ce qui se passe dans le quartier juif transformé en ghetto en octobre 1940. Il comprend rapidement qu'il ne peut à lui seul rassembler toute l'information et, tout en continuant à rédiger sa chronique, met sur pied un programme de constitution d'archives qu'il appelle Oneg shabbat, allégresse du sabbat. Il s'entoure d'une équipe qui rassemble et classe tous les documents écrits : presse clandestine, affiches, comptes rendus de réunions d'institutions... On peut, sans être cynique, estimer que dans le ghetto de Varsovie, Ringelblum a tout simplement continué à faire son métier d'historien.

Pourtant une volonté supplémentaire préside à ce travail, que Ringelblum partage avec beaucoup d'autres : celle de témoigner.

Tout le monde écrivait [...] Journalistes et écrivains, cela va de soi, mais aussi les instituteurs, les travailleurs sociaux, les jeunes et même les enfants. Pour la majeure partie il s'agissait de journaux dans lesquels les événements tragiques de cette époque se trouvaient saisis à travers le prisme de l'expérience vécue personnelle. Ces écrits étaient innombrables, mais la plus grande partie fut détruite lors de l'extermination des Juifs de Varsovie. Seul le contenu des archives de l'O.S. (*Oneg shabbat*) devait être préservé².

Car les archives clandestines furent enterrées et on en retrouva la plus grande partie en 1946 et en 1950. Dans une des caisses

* Voir Glossaire, p. 177

exhumées se trouvait le testament, écrit en yiddish, de trois militants qui avaient procédé à l'enterrement des documents. L'un d'eux, David Graber, un ouvrier de dix-neuf ans, note le 3 août 1942 :

... Avec quelle joie n'avons-nous pas accueilli chaque pièce nouvelle ! Nous sentions notre responsabilité. Non, nous n'avons pas craint le risque, conscients que nous étions de perpétuer tout un morceau d'histoire et cela vaut bien plus cher que la vie d'un partisan³.

Témoigner est un acte de résistance en ce qu'il s'oppose au projet nazi d'effacer toutes les traces de l'existence des Juifs, et de conserver de l'extermination les images servant leur dessein.

Les livres réunis sous la dénomination générique de yizker-biher se situent à la croisée de deux conceptions : celle de la tradition mémorialiste des memorbuch et celle de l'école historiographique du YIVO. Si l'on peut trouver à ces livres une filiation, s'ils s'inscrivent dans une continuité, en même temps ils la rompent.

Le génocide, qu'on désigne souvent dans ces livres par l'expression yiddish driter hurbn, la « troisième destruction », qui a suivi après quelque deux millénaires la destruction des deux Temples, a créé une situation nouvelle. Le massacre n'est plus simplement destruction de telle communauté, mort de tel personnage, il est abolition totale d'une collectivité, d'une culture, d'un mode de vie, de ce qu'on appelle la yiddishkeit. Tout ce qui permet à l'homme de se repérer, sa langue, son histoire, son territoire, son réseau de sociabilité a été effacé. Et la rédaction de ces Livres du souvenir est désir de se souvenir, de faire renaître par des mots imprimés un univers anéanti. Travail du deuil collectif qui vise, par des récits et des photos, à reconstituer sur le papier l'objet perdu et à en retracer l'agonie. Le corpus des yizker-biher est un élément important de la vaste littérature qu'on appelle aujourd'hui la « littérature de l'Holocauste ».*

Une sociabilité d'émigrés

Les yizker-biher ont pu voir le jour grâce à l'existence dans les pays d'accueil d'associations originales, que seule l'immigration

* Nous n'utiliserons pas ici le terme d'Holocauste qui signifie : « sacrifice religieux où la victime était entièrement consumée par le feu » (*Petit Robert*). Par cette dénomination on transforme le massacre en immolation à Dieu. Il s'agit donc d'un détournement sémantique.

15 Présentation

juive a créées, les landsmanshaftn, les sociétés d'émigrés originaires du même « pays ». La réalisation de ces livres a été l'aboutissement et la cristallisation d'une sociabilité qui a rassemblé les premières générations d'émigrés dans tous les pays d'accueil. Elles étaient plus de deux mille aux États-Unis avant la guerre, plus de deux cents en France. On en trouvait en Argentine, au Brésil, au Mexique, au Canada, en Australie, en Afrique du Sud, en Belgique... Et même en Israël.*

Au départ, ces sociétés étaient des sas, des lieux fermés, étanches, entre deux milieux différents, la société de départ et la société d'accueil, et qui devaient permettre le passage de l'une à l'autre. Très tôt, au tout début d'une émigration, qui devient massive dans les années 1880, elles ont été créées par une première génération d'émigrés qui venaient pour l'essentiel de bourgades et qui n'avaient eu que peu de contacts avec le progrès technique. Le bagage spirituel de la première génération était très pauvre⁴, écrit un des dirigeants new-yorkais de la Société de Chelm.

La première décennie du siècle a représenté, pour les émigrés, les années pionnières [...]. Les Juifs originaires de Chelm ont cuit dans le creuset américain, mais la cuisson n'a atteint que l'extérieur. L'Amérique, le pays des possibilités illimitées, aida cet élément américain à s'enrichir, mais seulement sur le plan matériel [...]. Les belles mœurs démocratiques américaines, les traditions, l'histoire exemplaire de l'Amérique, la littérature, l'art et la science, voilà les sources où nos amis de Chelm, à quelques exceptions près, n'ont pas bu. Ils se contentaient de bribes de comportements locaux et de pratique démocratique qu'ils arrivaient à s'approprier. C'est ainsi que s'est formé un élément à moitié cuit, à moitié cru, mi-de Chelm, mi-américain⁵.

Les émigrés du même shtetl se rapprochèrent parce que la vie matérielle était dure et qu'ils souffraient du mal du pays. Spontanément, ils se réunissaient d'abord dans l'appartement de l'un d'entre eux, puis ils formaient une association d'entraide. La première Association d'Entraide fraternelle de Chelm fut ainsi créée à New York en 1906. Ses objectifs :

1. Aider le frère adhérent en cas de besoin, y compris par des dons anonymes.
2. Aider en cas de maladie — que Dieu nous en préserve !
3. Aider en cas de décès. La Société prend en charge les frais

* Voir Glossaire, p. 177.

d'enterrement, la sépulture et distribuée à la veuve autant de dollars qu'elle compte d'adhérents⁶.

La plate-forme de la société de Chelm ressemble à celles de toutes les sociétés qui se sont créées avant la Première Guerre mondiale. On y retrouve le rôle de la Hevra Kadisha, la Confrérie du dernier devoir du shtetl. Celle-ci s'occupait de la toilette des morts, trouvait l'emplacement du cimetière, érigeait les pierres tombales, organisait les obsèques dans l'enclos sacré où les morts reposeraient en paix jusqu'à la venue du Messie qui les rassemblerait tous en Eretz-Israël. Ne pas être enterré dans une enclave juive constituait une catastrophe : Dieu ne reconnaîtrait pas les siens. La landsmanshaft (elle achetait souvent son propre caveau) s'efforçait aussi d'atténuer la misère de ses membres qui vivaient pour la plupart dans les taudis surpeuplés de Hester Street ou du Pletzl. Dans cette population mal nourrie qui travaillait le plus souvent dans l'industrie du vêtement jusqu'aux limites de l'épuisement, la tuberculose faisait des ravages. Quand cela était possible, la Société s'attachait les services d'un médecin. Parfois, elle instituait aussi une aide aux chômeurs.

Les Sociétés tiennent à rappeler qu'elles satisfaisaient aux besoins spirituels de leurs membres. Expression bien vague, mais dont le contenu principal semble être le besoin de se retrouver ensemble. Elles créent donc des occasions de rencontres, réunions, pique-niques et surtout le grand bal annuel, qui était aussi le moment où elles récoltaient de l'argent.

On se réunissait plusieurs fois par mois. Certaines sociétés élargissaient leurs activités, créant par exemple leur propre oratoire (une centaine à Paris avant la guerre) où l'on priaît entre « pays » et parfois aussi leur Bet Din ou tribunal rabbinique, leur commission des rites alimentaires, ce qui n'était pas sans rappeler les temps où la kehila était autonome.

Progressivement, les landsmanshaftn pourtant se transforment. Les émigrants qui quittent la Pologne après l'échec de la Révolution de 1905 sont différents de leurs aînés qu'ils méprisent un peu. Ils ont souvent travaillé dans les grandes villes, Lodz, Varsovie, ils ont eu, pour beaucoup, une expérience politique. La vie associative qu'on leur propose les laisse insatisfaits.

Pour les nouveaux venus, la sociabilité fournie par la première Association d'Entraide fraternelle ne suffisait pas et ils organisè-

rent un club de jeunes qui se constitua en 1916 comme branche progressiste de Chelm, section 585 de l'Arbeter-Ring⁷.

Il s'agit, en fait, d'une scission, quoique le mot ne soit pas prononcé, probablement pour en atténuer l'effet. Cette nouvelle Société se veut un anneau dans la chaîne des organisations politiques. Ses options, celles de l'Arbeter-Ring, le mouvement ouvrier de masse du Bund aux États-Unis, sont à la fois nationales et révolutionnaires. Elle appelle les landslaït à ne pas rester au loin mais à participer aux événements de l'époque.*

Cette politisation des Sociétés, écho de la politisation croissante des Juifs en Pologne, se retrouve aussi en France où une partie d'entre elles, les plus récentes, se regroupent dans des fédérations d'obédience communiste, bundiste ou sioniste. Pourtant, elles gardent jalousement, surtout les plus anciennes, leurs particularismes et refusent la fusion totale à l'intérieur d'une grande organisation.

*Les années qui suivent la Première Guerre mondiale voient une autre fonction apparaître et se développer : l'aide à la vieille maison, expression par laquelle on désigne en yiddish le lieu natal. Les textes des yizker-biher signalent avec une évidente satisfaction l'amélioration de la situation matérielle des membres des landsmanshaftn, qui contraste avec la détresse économique croissante de la Pologne indépendante. Quand la Société de pays est créée après la Première Guerre, ce qui est souvent le cas en Australie, en Afrique du Sud, en Argentine, au Canada, en France où l'émigration de masse est plus tardive — ces pays ont gardé ouvertes leurs frontières alors que le système de quota rend l'accès aux États-Unis très difficile —, l'aide à la vieille maison figure, dès sa création, dans les tâches qu'elle s'assigne. Cette aide ne s'adresse pas aux individus, mais aux institutions du shtetl (Talmud-Torah, hebres**, bibliothèques...), ce qui fait naître des conflits entre ceux qui veulent que l'argent parvienne uniquement aux institutions religieuses et ceux qui, au contraire, refusent qu'on leur envoie le moindre sou. Chez les révolutionnaires, on est aussi sensible au vocabulaire et l'on refuse que l'argent ou les vêtements soient dénommés tzdoke, charité.*

Après la Seconde Guerre mondiale, ces discussions et l'aide aux pays n'ont plus guère de sens. Notre société n'a malheureusement plus la possibilité d'envoyer de l'aide à Chelm, la ville étant devenue judenrein⁸. Reste à aider les survivants, à retrouver leurs

* Voir Glossaire, p. 177.

** Voir Glossaire, p. 177.

traces dans les différents centres de personnes déplacées, à obtenir pour eux des visas d'installation dans les différents pays et à leur rendre plus facile la vie dans leur nouvelle patrie. On envoie aussi en Israël, où la situation économique est précaire, de l'argent et des colis de nourriture et de vêtements. Quelques activités culturelles sont aussi signalées. En général, des conférences où l'on fait venir un écrivain yiddish ou bien encore un « pays » qui revient d'un voyage à l'étranger.

Mais, dès les années 1950, ces Sociétés qui avaient regroupé un grand nombre d'émigrants, 50 % pour la France par exemple, ont perdu deux de leurs raisons d'être : l'aide aux communautés d'origine et l'assistance dans la société d'accueil. Les Juifs se sont fait naturaliser et jouissent des mêmes droits que les autres citoyens. De plus, l'ascension sociale du groupe a été extrêmement rapide, et la misère n'est plus sa caractéristique.

Reste le plaisir de se retrouver. Et le caveau. Une date rassemble les landslaït dans la célébration du souvenir des morts. Cette cérémonie a lieu soit le jour où la population de son shtetl a été déportée, soit le jour choisi dans le calendrier religieux pour l'ensemble des morts de la guerre : le premier jour de Selihot, qui tombe en général le dimanche avant Rosh-Hashanah, la nouvelle année dans le calendrier juif. Dans les Sociétés à dominante sioniste, on fête aussi le jour de l'Indépendance d'Israël.

La vie de ces Sociétés est donc devenue parfaitement atone. Elles ne sont plus constituées aujourd'hui que de gens âgés et la relève n'a pas été assurée.

La rédaction du yizker-buĥ a été la dernière activité de ces Sociétés moribondes, leur chant du cygne.

La Société de Chelm reste en contact avec les landslaït et leur offre son aide. Mais le yizker-buĥ est certainement le couronnement de toutes nos réalisations⁹.

Pour réaliser ces livres, les landsmanshaftn constituent des comités transnationaux, regroupant des représentants des Sociétés des différents pays d'accueil. Ce sont ces comités qui se chargent de rassembler les articles et de trouver l'argent nécessaire à la publication. Le Livre de Lublin, par exemple, publié en 1952 à Paris, revint à trois millions de francs de l'époque, somme comprenant le salaire de la seule personne rémunérée de l'équipe : celle qui était chargée de la réalisation technique. Tiré à cinq cents exemplaires, le prix de vente du livre fut fixé à trois mille francs : on voit d'emblée que la vente ne pouvait couvrir les frais de fabrication. Le quart de la somme fut don de trois personnes

originaires de Lublin. Le reste fut fourni grâce à des activités de la Société (ainsi son bal), par la souscription effectuée auprès des landslaït, surtout de France car la collaboration transnationale dans le cas du Livre de Lublin ne fonctionna pas très bien, et par les annonces nécrologiques payantes qui figurent à la fin du volume.

Le cas de Lublin semble être le plus général : celui d'un livre financé sans trop de difficultés par les landslaït. Dans certains cas, quand le livre est confectionné juste après la guerre — c'est par exemple le cas du Seïfer Braïnsk, publié en 1947 —, son financement peut s'inscrire sur le même plan que l'aide aux rescapés. Ce qu'explique Julius Cohen, président du Relief des Juifs originaires de Braïnsk à New York.*

La deuxième difficulté que j'ai eue à surmonter était celle des finances nécessaires à la publication du livre. Mon appel dans ce sens à tous les *landslaït* a apporté le résultat souhaité, et il nous faut remercier presque soixante personnes qui y ont répondu. Cela nous permettra de faire, grâce à la vente du livre, une recette importante qui sera tout entière destinée à aider les survivants du massacre originaires de Braïnsk¹⁰.

Dans certains cas aussi, quand le livre est confectionné alors que la guerre commence à s'éloigner, le financement peut faire problème.

Le financement de l'édition d'un livre d'un format important fut à l'origine de bien des préoccupations. En janvier 1965, nous convoquâmes une assemblée générale consacrée à ce problème.

Le petit nombre de membres présents se montra prêt à nous aider et apporta sur place une somme importante. Certains membres s'engagèrent à rendre visite aux gens de Tomaszow. Malheureusement, beaucoup de membres ne manifestèrent pas un intérêt réel pour la perpétuation de leur ville natale, là où ils avaient été élevés, ni pour l'érection d'un monument à la mémoire de leurs père et mère. Le prétexte de cette inertie était que les enfants ne liraient pas un tel livre. « À quoi sert, disaient-ils, un monument funéraire dans un cimetière que personne ne visite¹¹ ? »

Pourtant, au-delà des différences de cas, il existe une constante : si chaque « pays » se doit de souscrire et d'avoir chez lui le livre,

* Voir Glossaire, p 178

on ne demande aucune aide à l'extérieur, ni aux organisations politiques ni aux institutions juives. Le livre reste une affaire entre gens de pays. Pourtant, on ne lésine pas en général sur la qualité, et un grand nombre de yizker-biher, imprimés sur papier glacé, luxueusement reliés, laissant une large place à l'iconographie, font penser aux beaux volumes des distributions de prix. De plus, ils ne sont pas destinés à la vente hors du cercle des landsläit. On ne voit jamais ces volumes vendus dans les réunions. Ces livres doivent rester dans les maisons, à une place d'honneur, est-il souvent signalé, comme une relique sacrée ou comme l'album de photos de famille que l'on feuillette pour se souvenir. Une sorte de cimetière domestique qui réintègre la famille dans le réseau de sociabilité qui fut le sien : mémoires familiales inscrites dans le cercle de la mémoire de la ville, élément d'une culture disparue.

Une bibliothèque du souvenir

Si le terme générique est celui de yizker-buḥ, certains sont dénommés pinkes ou seifer**.*

Le mot seifer, qui signifie livre, a, par opposition à buḥ, une connotation sacrée. Le pinkes, lui, était le registre de la kehila, la communauté juive organisée, du temps de son autonomie (du xv^e au début du xix^e siècle). Il contenait les minutes des réunions du kahal, le conseil qui exerçait l'autorité administrative et judiciaire, les listes des officiers élus aux réunions annuelles, les comptes rendus des mesures de répression contre les membres ayant enfreint la loi, l'assiette de l'impôt et le relevé des amendes, les minutes des procès, la mention des événements historiques importants. Chaque kehila et chaque confrérie, y compris les confréries d'artisans, avait son propre pinkes.

En les nommant pinkes, on sous-entend que les yizker-biher, eux aussi, rendent compte méticuleusement de la vie quotidienne de la ville ou de la bourgade juive. Ce n'est en fait pas le cas, même s'ils fournissent une foule d'informations utiles aux chercheurs, qu'ils soient historiens, anthropologues, folkloristes, qui se penchent sur la vie juive de l'Europe de l'Est avant la destruction ou sur l'histoire du massacre, informations devant nécessairement être confrontées à d'autres sources.

Ces livres présentent des différences considérables : certains

* Voir Glossaire, p 178

** Voir Glossaire, p 178

portent témoignage sur de minuscules communautés de quelques centaines de Juifs, d'autres sur de véritables villes juives de plusieurs dizaines, voire de centaines, de milliers d'habitants. Certains ne recueillent que des mémoires de simples gens qui savent à peine tenir la plume ; d'autres sont faits principalement par des historiens et des écrivains professionnels. Certains n'ont qu'une centaine de pages, d'autres plusieurs milliers.

Les yizker-biher ont été rédigés hors de Pologne par la première génération d'émigrés, et dans une langue juive : le yiddish ou l'hébreu. Certains sont entièrement dans l'une ou l'autre langue. Dans certains volumes, on trouve en alternance, suivant l'option de celui qui écrit, des articles en yiddish et en hébreu. D'autres présentent deux parties équivalentes, l'une en yiddish, l'autre en hébreu. Un nombre non négligeable de yizker-biher, surtout ceux publiés après 1960, consacre une partie qui excède rarement la centaine de pages à une langue non juive, l'anglais le plus souvent, le français, l'espagnol, le russe, le polonais plus rarement, et qui n'est que la traduction partielle ou le digest de l'ouvrage.

Exceptionnellement, le choix de rédiger une partie de l'ouvrage dans une langue non juive est justifié aussi par une adresse aux auteurs du massacre. On dit que l'on écrit pour qu'ils prennent conscience de leurs actes.

Ce volume se compose de trois parties et est rédigé en trois langues. Les sections yiddish et anglaise ne sont pas aussi importantes que la section hébraïque. La section yiddish est destinée à ceux de nos *landslait* qui ne connaissent pas l'hébreu. La section en anglais vise à raconter aux descendants du peuple de Reisha dans la diaspora qui lisent l'anglais quelque chose de la cité de leurs ancêtres. Elle a aussi pour objectif de permettre aux non-Juifs, aux Polonais surtout, de savoir que les Juifs de Reisha ont contribué à l'agrandissement et au développement de leur cité et comment ils ont été récompensés de leurs efforts et leurs souffrances à différentes époques ; comment ils eurent à lutter en tant que minorité nationale et religieuse opprimée¹².

Bien que l'emploi d'une langue qui est la sienne n'ait pas à être justifié, celui du yiddish, dont le statut dans le monde juif a toujours été controversé, a une signification particulière comme langue première du corpus des yizker-biher.


Le yiddish, l'une des dernières en date d'une longue série de langues juives au substrat étranger, s'est formé par la fusion de certains éléments de la langue non juive environnante — dialectes allemands du Moyen Âge à partir du x^e siècle, langues slaves à

Au lendemain du génocide,
de la Pologne juive il ne reste plus rien.
Dispersés à travers le monde,
les survivants décident alors
de bâtir à cette vie perdue, à ces morts
innombrables, un monument
de papier : ce sont les Livres du souvenir
que chaque communauté rédige pour témoigner.
Du monde aboli du shtetl, ils disent
ce que fut la chaleur, la souffrance
et l'espoir. Chez ceux qui ont survécu,
ils laissent aussi paraître la nostalgie lancinante,
l'impossible souvenir, et le travail de la mémoire.



9 782070 226191

ISBN 2-07-022619-0

A 22619 

54 F

Extrait de la publication